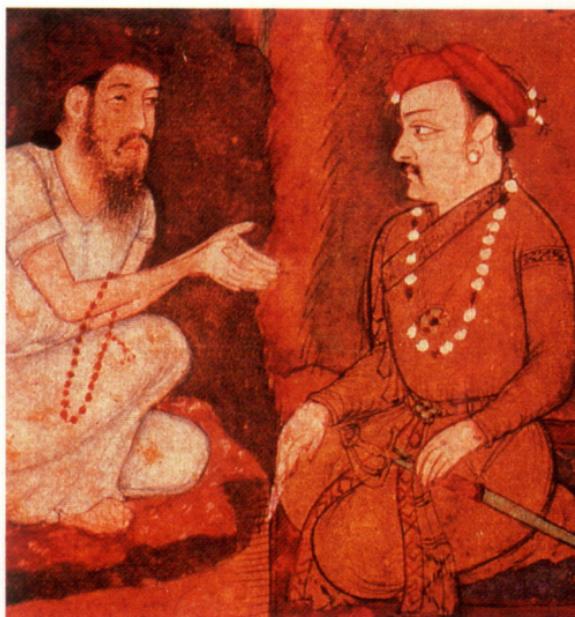


LOUIS DUMONT

Homo hierarchicus

Le système des castes et ses implications



tel gallimard

Extrait de la publication

PRÉFACE A L'ÉDITION « TEL »

Douze ans après sa parution en français, huit ans après la publication d'une traduction anglaise qui a élargi la discussion à tous les spécialistes du domaine, la réédition de cet ouvrage dans la collection « Tel » fournit l'occasion d'une mise au point. Le corps du livre demeure inchangé, pour des raisons de fond aussi bien que de technique de reproduction. La matière nouvelle est concentrée d'une part ici même, de l'autre dans une postface qui prolongera le livre non plus par rapport à l'Inde mais quant à la théorie de la hiérarchie en général. On a repris le sous-titre original.

Ici, il s'agit en principe de tirer la leçon, à l'usage du lecteur de langue française, de la discussion fort étendue dont le livre, *H.H.* comme je dirai pour abrégé, a fait l'objet, et du développement subséquent de la recherche. Le lecteur non spécialiste a pu trouver étrange ou même choquant tel point de vue, telle proposition émis dans l'ouvrage. Qu'en pensent les confrères de l'auteur : s'agit-il d'un résultat scientifique ou d'une élucubration gratuite ? Où en sommes-nous aujourd'hui ?

On va voir que la tâche n'est pas aisée. Pour commencer, l'accueil qu'a reçu *H.H.* est fort complexe. Favorable mais limité sur le versant de l'indologie classique, il a été très développé et très contradictoire sur le versant de l'anthropo-

logie sociale, et presque inexistant du côté de la sociologie *stricto sensu*, où aucune des grandes revues anglo-saxonnes ne lui a consacré de notice (1). Globalement, on pourrait aussi distinguer les réactions de langue française, plus favorables, et les anglo-saxonnes, plus volontiers hostiles, mais il serait difficile de caractériser en bloc les réactions indiennes.

En somme, la discussion s'est largement cantonnée, comme il était assez naturel, à l'anthropologie sociale. C'est d'elle que nous nous occuperons dans ce qui suit, et ce faisant nous porterons notre attention presque exclusivement sur les désaccords, les objections, les jugements négatifs. Cela pourrait donner l'impression que *H.H.* n'a rencontré que désapprobation. *Tel* n'est pas le cas. Il faut donc tout d'abord caractériser en gros la réception du livre. Il y a eu des jugements favorables. Je citerai deux accueils exemplaires

J. H. Hutton, administrateur britannique de l'Inde (de l'*Indian Civil Service*) devenu anthropologue, fameux pour ses descriptions des Nagas de l'Assam et finalement professeur à Cambridge, avait écrit vingt ans avant *H.H.* le dernier en date des ouvrages sur la question. Il avait plus de quatre-vingts ans — il devait mourir un an plus tard — quand je lui envoyai ce livre, où sa théorie de la caste était brièvement récusée (p. 8). Il répondit aussitôt par un billet de félicitation, regrettant d'être empêché par l'âge d'entreprendre immédiatement la traduction de l'ouvrage pour le bénéfice des Indiens qui ne lisent pas le français.

Quelques années plus tard, un homme fort respecté que je connaissais à peine, Nirmal Kumar Bose, anthropologue, administrateur dévoué et gandhiste convaincu — souvenons-nous que Gandhi avait une théorie égalitaire des castes, ou du moins des varnas —, plus jeune que Hutton mais lui aussi guetté par la mort, ayant lu le livre en traduction anglaise,

1. Du côté des indologues classiques, les deux premiers comptes rendus français ont été exceptionnellement compréhensifs et généreux : M. Dambuyant dans le *Journal de psychologie*, 65^e année, 1968, n° 1, p. 105-9; Anonyme [Ch. Malamoud] dans *Bulletin critique du livre français*, juin 1967, n° 70584. Le silence des sociologues est évidemment à rapprocher du courant hostile chez les anthropologues (voir plus loin). Le *Sociological Bulletin* de Bombay a donné une longue analyse de J. Boel (March 1968, p. 103-18). Voir aussi ci-après, n. 5.

m'envoyait à son tour son adhésion sous la forme d'un long compte rendu, écrit pour sa revue *Man in India* et publié par ses amis dans un journal de Calcutta, où il n'émettait que des réserves de détail (2). Voilà deux cautions dont H.H. peut s'enorgueillir, et l'on aimerait parfois retrouver davantage de l'ouverture d'esprit de ces deux vétérans chez leurs successeurs peut-être plus modernes mais souvent moins expérimentés.

La plupart des critiques anthropologiques d'H.H. mêlent l'approbation et le blâme. On essaiera plus loin de distinguer des thèses (plus ou moins généralement) acceptées et des thèses rejetées, mais ce qui est caractéristique c'est plutôt le mélange des deux jugements opposés au plan de l'ensemble de l'ouvrage, si étrange que la chose puisse sembler. Outre qu'il n'est pas tout à fait impossible de louer un auteur tout en condamnant son ouvrage, on dissocie souvent la théorie et sa mise en œuvre pour préférer l'une ou l'autre (3). Toujours est-il que, condamné voire caricaturé ici, célébré ailleurs — et parfois au même endroit —, l'ouvrage s'est vu accorder une place notable dans l'histoire de ces études. Interprétons : tous ces paradoxes traduisent le fait que la spécialité indienne et plus largement la discipline anthropologique sont profondément divisées dans leurs orientations fondamentales (4). Un facteur majeur de cette division réside dans la tendance matérialiste endémique, puissamment renforcée par l'emprise du marxisme sur beaucoup d'esprits. Or, ici, le dogmatisme marxiste français a été lent à réagir. Au début,

2. Lettre de J. H. Hutton du 20 janvier 1967. Cette lettre et les documents cités dans la suite constituent un dossier déposé au Centre d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud, EHESS, où ils pourront être consultés. Voir la nécrologie de Hutton par C. von Fürer-Haimendorf dans *Proceedings of the Royal Anthropol. Institute for 1968*, p. 66-7. — Nirmal Kumar Bose, « New Attempt to Understand Caste System », *The Sunday Hindustan Standard*, Calcutta, 13 juin 1974 (conservé *ibid.*).

3. Ainsi le critique anonyme — vraisemblablement un anthropologue — du *Times Literary Supplement* conclut que le livre « expose brillamment comme parties d'un système cohérent les irrationalités, contradictions et ambiguïtés apparentes des institutions de la caste » mais ne voit pas là de raison de réviser son jugement sur la théorie qui, en fait, a permis de le faire, et qu'il exécute sans façon (*T.L.S.*, Aug. 31 1967, p. 784).

4. Cf. mon article « La communauté anthropologique et l'idéologie », *L'Homme*, juillet-décembre 1978, p. 83-110.

des auteurs sérieux avaient fait taire leur inclination et rendu les armes. Il a fallu en fin de compte un africaniste pour donner forme, une forme à dire vrai caricaturale, à l'indispensable réfutation (5).

Trois faits commandent à la fois le niveau et les limites de ce qui peut être dit ici de la place de *H.H.* dans l'anthropologie sociale de l'Inde hier et aujourd'hui. L'ampleur de la discussion à laquelle *H.H.* a été soumis demande quelque explication et oblige à simplifier, à choisir. De plus, une évolution a eu lieu dans ce domaine depuis une dizaine d'années, et certaines attitudes ont vieilli. Enfin, l'auteur lui-même s'est éloigné du champ indien et doit en tenir compte. Reprenons ces trois faits.

H.H. a fait l'objet, outre de nombreux comptes rendus, souvent développés (*review articles*), et d'une discussion publique inédite (conférence annuelle de 1971 à New York de l'*American Anthropological Association*, n° 302), de deux symposia (6). Le livre a soulevé les passions, ce qui a

5. Claude Meillassoux, « Y a-t-il des castes aux Indes ? » *Cahiers intern. de sociologie*, 1973, p. 5-29. En m'envoyant son article cet auteur m'a courtoisement invité à la discussion. J'ai répondu que son refus initial de reconnaître une dimension historique dans mes travaux justifiait à lui seul mon abstention (cf. Index, s.v. histoire). Pour une réfutation de cette critique d'un point de vue voisin du sien, cf. Barnett *et al.*, Symposium JAS (V. n. 6), p. 641-4. Aux Etats-Unis, on assiste à une tentative de synthèse, cf. la contribution du même Barnett dans Janet L. Dolgin *et al.*, ed., *Symbolic Anthropology*, New York, 1977 (et l'introduction du recueil).

6. *Contributions to Indian Sociology*, N.S., n° V, December 1971, p. 1-81 (sous la direction de T.N. Madan, neuf contributions — par dix auteurs — et une réponse de ma part, « On Putative Hierarchy... » p. 58-78). La bibliographie (p. 79-81) donne la plupart des comptes rendus antérieurs. Pour compléter à partir de 1971, on peut ajouter, outre les deux titres suivants, le (nouveau) c.r. de S.J. Tambiah dans *American Anthropol.*, vol. 74, 1972, p. 832-5, et S.A. Tyler, *ibid.*, 75, April 1973, p. 381-5. Autre symposium : *Journal of Asian Studies*, 35-4, Aug. 1976, p. 579-650, Introd. de J.F. Richards et Ralph W. Nicholas, quatre contributions (par six auteurs). Enfin il est longuement question de *H.H.* de la part d'Owen Lynch et de l'*Editor* dans : Kenneth David, ed., *The New Wind, Changing Identities in South Asia*, The Hague, Mouton, c. 1977. (Il s'agit des travaux d'une section du Congrès international de Chicago 1973.) Pour la commodité, les symposia ci-dessus seront désignés dans la suite par « CIS 1971 » et « JAS 1976 » ; les références nominales seront de la forme habituelle, soit « David 1977 », et seules ces références répétées en abrégé seront récapitulées à la fin de la préface.

contribué aussi au caractère paradoxal de bien des réactions. On ne saurait s'en étonner, puisque *H.H.* mettait en cause certaines attitudes et que son orientation générale, comme auparavant celle des *Contributions to Indian Sociology*, I-IX, 1957-66, représentait, aux yeux de nombreux collègues, non pas un effort constructif, mais une attaque contre leurs propres conceptions et contre des conventions à leurs yeux bien établies. Ainsi, en Britannique pour qui le débat intellectuel prend volontiers figure de bataille rangée, Edmund Leach crut bon, ayant d'abord mis en garde un large public contre la difficulté de l'ouvrage, de prendre spontanément la tête de mes « opposants », écrivant que « ceux qui n'avaient pas été persuadés par [mes] précédentes discussions ne changeront pas leurs vues maintenant en réponse à cette attaque plus soutenue » (*South Asian Review*, 4-3, April 1971, p. 233). Ainsi encore récemment, Owen Lynch a écrit une « réplique » à *H.H.* où le livre est présenté comme « une attaque directe contre ce que Dumont considère comme les insuffisances, l'ethnocentricité et les distorsions de l'anthropologie anglo-américaine » (David 1977, p. 239). J'observe qu'ici la partie est deux fois prise pour le tout : il y a autre chose dans *H.H.* qu'une attaque, et il y a autre chose dans l'anthropologie de langue anglaise que ce que Lynch y met, soit Evans-Pritchard et quelques autres. Dans l'introduction à leur symposium (*JAS* 1976, p. 579), Nicholas et Richards ont rappelé « la surprise, sinon la dérision » qui salua notre programme de 1957, qui était une adaptation anglaise par David Pocock de ma conférence inaugurale de 1955 (7). Ils ajoutaient — en 1976 — que « bien des chercheurs qui restent en désaccord avec Dumont sur certaines questions en sont venus dans l'intervalle à adopter la position générale exprimée dans ce texte » (*ibid.*).

Cela nous amène au deuxième point, à l'évolution qui s'est produite depuis dix ans ou davantage, et qui déborde largement le domaine indien : le vent a tourné — en quelque mesure — en anthropologie, si je puis emprunter l'image au titre d'un ouvrage récent, « Le Nouveau Vent » (David 1977). En particulier, pour ce qui nous concerne ici,

7. En français : « Pour une sociologie de l'Inde », dans *La Civilisation indienne et nous*, 1^{re} éd., 1964.

certaines mauvaises humeurs se sont atténuées ou transformées. Voici trois exemples de tels changements. Le même Edmund Leach, qui écrivait en 1971 (p. 235) que la distinction présentée dans *H.H.* entre statut (hiérarchique) et pouvoir (politique) était une « proposition subtile et compliquée » que « les données empiriques ne révèlent pas » et qui « présente toutes sortes de difficultés pratiques et théoriques », adopte en fait cette distinction lorsqu'il écrit en 1977 que dans l'hindouisme ancien « le brahmane était supérieur au roi, et l'ordre moral séculier de la royauté... embrassant le politique et l'économique (*artha*)... n'était pas vu comme le fondement moral de la société dans son ensemble » (*Times Literary Supplement*, Jan. 14 1977, p. 22 col. 2-3). Contre cette même vue, S.J. Tambiah accumule les objections en 1972 (*American Anthropologist*, vol. 74, p. 832-5, sp. 833 a). Mais il la reprend à son compte en 1976 lorsqu'il écrit que, selon la formulation hindoue, « l'autorité morale était incarnée dans le brahmane, le pouvoir temporel dans le roi ; tandis que spirituellement le prêtre était supérieur, matériellement il était dépendant du roi... » (cf. ici même, p. 354), et il endosse ma conclusion pour l'Asie du Sud-Est (ici p. 273) quand il ajoute que là on retourne — nonobstant l'influence de la culture indienne — à la « situation prototypique de la royauté divine » (*World Conqueror and World Renouncer*, Cambridge, 1976, p. 99). Il reste évidemment à voir si ces deux « opposants », ayant adopté ma thèse pour l'Inde ancienne, continuent à la rejeter pour l'Inde contemporaine.

Il n'est pas jusqu'à l'ennemi le plus déclaré de *H.H.* qui n'ait notablement modifié son langage. McKim Marriott présentait en 1969 *H.H.* comme contenant « une esquisse spéculative d'une paire de modèles, relevant fortement de l'idéologie personnelle de l'auteur en matière de science sociale, et documentée principalement avec des allusions théoriques, textuelles et philosophiques » (*Amer. Anthropol.*, vol. 71, 1969, col. 1168 a). Dans une correspondance de 1976 il écrit : « Nous poursuivons la même sorte d'entreprise que Dumont a commencée dans les années cinquante et le faisons semblablement en rapprochant et comparant des résultats (*findings*) anthropologiques... et indologiques... Comme lui nous posons des alternatives et ne parlons pas encore de

preuves exhaustives. Nous partageons avec lui... » (*Journal of Asian Studies*, 36-1, Nov. 1976, p. 190). Cet exemple diffère évidemment des précédents en ce qu'il indique un changement radical de l'ordre de la stratégie.

Qu'on ne conclue pas de tout cela que les thèses de *H.H.* ont fini par l'emporter. La situation est plus complexe, elle est ambiguë. Ces modifications ou évolutions engagent seulement à prendre du recul par rapport à des attitudes momentanées et des réactions superficielles pour s'attacher à des traits plus profonds, plus durables.

J'ai mentionné un troisième fait, moins important en soi, qui porte sur l'auteur de ces lignes. Suivant le fil de sa recherche personnelle, il s'est, au cours des années écoulées, éloigné du domaine indien pour se consacrer, à l'inverse, au système idéologique qui caractérise la civilisation moderne (cf. *Homo aequalis I*). Ce faisant il a perdu contact dans une grande mesure avec l'ensemble de la recherche contemporaine sur l'Inde. Il doit donc se garder de faire comme s'il avait conservé la même familiarité qu'en 1962 — date où s'arrêtait le dépouillement bibliographique systématique de *H.H.* — avec une littérature qui s'est accumulée à un rythme accéléré. Il doit, en bref, tenir compte d'une diminution de sa compétence et non seulement éviter de diagnostiquer mais renoncer à donner un tableau des travaux récents même les plus importants. En contrepartie il voit mieux qu'en 1965 ou 66 le lien entre certaines attitudes d'anthropologues et l'idéologie ambiante, c'est sur cet aspect qu'il peut insister et c'est dans cet esprit qu'il considérera plus loin des développements récents qui se réfèrent explicitement à *H.H.*

Pris ensemble, les trois faits signalés engagent à cantonner la discussion aux questions majeures, à dégager le plus possible des orientations collectives plutôt que des réactions individuelles parfois éphémères, et au besoin à signaler sans les discuter certains travaux ou certaines prises de position.

2

Il est clair que dans le cas présent la résistance à la nouveauté a été fortement renforcée par l'aversion pour la hiérarchie qui est générale chez nos contemporains et chez

les modernes en général. On peut trouver que j'y insiste à l'excès, mais, pour prendre une expression d'aujourd'hui, la hiérarchie est au cœur de l'« impensé » de l'idéologie moderne, et il serait déraisonnable d'attendre de l'anthropologue qu'il soit exempt de cette réaction commune et puisse en triompher autrement que par un effort concerté, un exercice patient. De là non seulement l'antipathie de certains, mais aussi des réserves et des incompréhensions qui se mêlent même à des jugements positifs. On en verra maint exemple dans ce qui suit.

Le livre a rarement été pris pour ce qu'il disait être (p. 9, 268), une sorte d'expérience. Nous sommes devant un ensemble complexe où l'on reconnaît la présence de nombreux phénomènes qualifiés en première approximation de « hiérarchiques ». L'expérience consiste à mettre ces phénomènes au premier plan en essayant de dégager leur principe comme principe directeur de tout l'ensemble. Chemin faisant, les diverses sortes de données s'ordonnent remarquablement (cf. pour une récapitulation CIS 1971, p. 215-7), et parallèlement la notion de hiérarchie se dégage par étapes : valeurs et rang (§ 7), principe de gradation des éléments par rapport à l'ensemble (§ 31), et seulement à partir du § 34 « englobant et englobé ». La hiérarchie se décante et s'anime tout à la fois par un mouvement il est vrai complexe et qui n'a pu être marqué avec toute la netteté désirable. Il y a d'un côté l'idée que je devais à Raymond Apthorpe — ce que j'ai manqué à dire dans la première édition française : c'est l'idée de relation hiérarchique comme relation entre l'englobant et l'englobé (sur tout cela, voir ci-après la Postface, p. 398). De l'autre côté la société indienne se révèle comme correspondant à cette idée, elle apparaît à cette lumière comme la manifestation concrète de la hiérarchie, et par là nous apprend à la reconnaître *in vivo* avec ses liaisons et implications, en un mot elle nous la fait *voir*. Il est bien vrai que *H.H.* ne renferme pas une théorie de la hiérarchie (Nur Yalman, *Man*, 4-1, March 1969, p. 124). Il s'est agi, comme on dit en chimie, de l'« isoler », et cela par un double mouvement consistant en quelque sorte à universaliser l'Inde et à concrétiser nos concepts.

Rares sont ceux qui ont consenti à accompagner cette démarche. C'est ainsi que l'on a critiqué la conception de la

hiérarchie dans *H.H.* indépendamment de ce qu'elle y accomplit tout en se construisant elle-même. On a dit surtout que je confondais sous ce nom des choses diverses — et effectivement il s'agissait de ne rien perdre — sans se demander si en fin de compte un principe unique était dégagé. Au fond, la démarche même était rejetée au nom des canons en vigueur.

On peut tracer une sorte de portrait-robot de la réception défavorable de *H.H.* telle qu'elle est fréquente chez les anthropologues de culture anglo-américaine. Ce serait un arbre qu'on appellerait « empiricisme anthropologique (8) », un arbre puissant, solidement enraciné dans l'empirisme du sens commun, mais dont le tronc s'élève très haut au-dessus de lui, jusqu'à l'altitude du scientisme, et qui se ramifie dans le cas présent en quatre branches dressées comme autant de potences : condamnation pour trahison des données empiriques, condamnation d'une démarche centrée sur les idées et représentations (et de l'intellectualisme français), condamnation de l'inclusion de textes anciens dans l'étude de la société contemporaine, condamnation, enfin et surtout, de la distinction proposée, et effectivement centrale dans *H.H.*, entre statut et pouvoir, qui est rejetée avant tout, peut-on supposer, parce que le pouvoir politique et économique est un fait solide, universel, « infrastructurel », et qu'il est scandaleux d'en voir émanciper le statut hiérarchique, lequel n'est jamais qu'une fantaisie ou, au mieux, un aspect de la « superstructure » sociale.

La première condamnation est fondamentale et commande en quelque façon les autres : j'aurais manqué en général, et immédiatement par une « attitude cavalière vis-à-vis du donné empirique » (CIS 1971, p. 9), à l'empirisme-empiricisme hors de quoi il n'y a pas de connaissance scientifique. Si j'introduis un *distinguo* — et un néologisme — c'est pour me réclamer de l'empirisme et récuser en même temps les exigences et aussi les prétentions de l'empiricisme.

L'empirisme, on le sait, prescrit ici l'expérience directe, l'enquête sur le terrain, il demande aussi une démarche

8. Je sais que le mot « empiricisme » n'est pas reçu en français, mais Lachelier demandait déjà son introduction (*Vocabulaire de la philosophie* de Lalande, s.v. empirisme).

prudente, une information aussi large que possible et la mise en cause, si besoin est, des conceptions reçues. L'empirisme estime si hautement ses propres catégories et les techniques les mettant en œuvre qu'il autorise dans le donné des coupures radicales et l'adoption plus ou moins définitive de points de vue restreints, minimise l'environnement culturel et a même commencé à éroder — mais je ne puis m'y étendre ici — le primat du « terrain » (9). On peut comparer de ce point de vue l'auteur et ses critiques. Ceux qui n'ont pas l'expérience de l'Inde n'en prononcent pas moins des arrêts catégoriques là où elle est pertinente. Ainsi E.R. Leach, quelle que soit par ailleurs l'importance de ses travaux, ne connaît l'Inde que de seconde main ; il juge pourtant que je m'écarte au profit d'une configuration ancienne « de la jati (= caste) empirique que nous rencontrons dans l'Inde d'aujourd'hui ». Je souligne deux mots qui sont évidemment à prendre figurativement (Leach 1971, p. 235). Parmi les anthropologues de l'Inde qui critiquent radicalement H.H., je n'en connais pas qui se soient astreints à une discipline d'empirisme comparable à celle que reflète la suite chronologique de mes travaux (cf. la bibliographie dans JAS 1976, p. 647-50). Je n'en retiendrai ici que quelques aspects. Au départ il y a la description la plus complète que nous ayons d'un groupe indien (la *Sous-caste*, écrite en 1952-4), couvrant tous les aspects de la vie sociale, des techniques jusqu'au droit et à la religion. Si cette monographie d'un type classique, mais déjà alors en défaveur au moins en Angleterre, n'était pas demeurée unique, nous disposerions aujourd'hui, vu le nombre des enquêtes réalisées depuis, d'un tableau ethnographique aux dimensions du sous-continent comme d'une base sur quoi construire, au lieu de quoi nous avons certes des travaux d'autres types, et à certains égards plus avancés, fouillés mais de champ restreint, mais aussi beaucoup de brillantes élaborations qui sont comme autant de pyramides reposant sur leur pointe. Le risque est grand

9. J'ai contrasté la démarche « classifiante » de division arbitraire et la démarche « typifiante » d'appréhension et de comparaison globale : « Caste, a phenomenon of social structure or an aspect of Indian culture? » dans A.V.S. de Reuck & Julie Knight, eds., *Ciba Foundation symposium on Caste and Race*, London, 1967, p. 28-38.

que l'immense richesse ethnographique de l'Inde ne disparaisse finalement, comme celle de l'Europe avant elle, sans avoir été recueillie dans la mesure des moyens disponibles. La faute en serait alors à l'empiricisme et à sa surestimation de ses propres techniques par opposition à la culture concrète. En anthropologie, l'empiricisme aboutit à un scientisme qui tend à nous livrer en fin de compte à la technocratie.

Je n'ai pas épuisé la complexité empirique de mon travail ethnographique sud-indien, car la monographie que je viens de mentionner s'adossait à un petit travail comparatif régional qui déboucha d'une part sur des formulations appliquées ensuite à un cas célèbre, voisin mais extérieur à la région, celui des Nayar (les spécialistes ont certes corrigé le détail de l'information, mais non infirmé la thèse) et avérées ensuite plus largement généralisables au plan indien, d'autre part sur une théorie générale de l'alliance de mariage (mise en question récemment par Harold W. Scheffler, dans *l'American Anthropologist*, 79-4, déc. 1977, p. 869-82). Voilà pour la première étape.

Vint ensuite une série d'élargissements qui sont fixés dans les appendices de ce livre, dans l'ordre B,C,A. Le premier, et le plus important en ce sens qu'il a fourni le cadre majeur de tout mon travail subséquent sur l'Inde et hors de l'Inde, est la théorie du renoncement. A partir d'une hypothèse émise en 1955 (Dumont 1964, p. 104), j'utilisai d'une part les résultats de l'observation (*Sous-caste*), de l'autre, moyennant un certain élargissement, l'institution bien connue, classique mais toujours vivante, du renoncement au monde pour proposer une vue relativement unitaire des religions de l'Inde et de leur histoire (App. B) (10). L'étude anthropologique du présent était ainsi appliquée, de façon il est vrai complexe et indirecte, à la compréhension du passé historique. De plus, il apparut peu à peu qu'avec la notion d'individu-hors-du-monde (le renonçant) la comparaison avec l'Occident était grandement facilitée, au point de

10. On trouve une brève indication du thème dans un article de N.K. Bose où il parle à propos du renoncement de « liberté individuelle » (« Caste in India », *Man in India*, 31. 3-4, July-Dec. 1945 (p. 107-123), p. 114.

fournir un point de départ comparatif à l'étude de l'individualisme moderne (11).

Je dois des excuses, il est vrai, au lecteur non spécialiste, pour avoir laissé cela sous la forme d'un essai touffu de 25 pages, mais la nécessaire explicitation a commencé, car quelques indologues ont repris la thèse à leur compte et l'ont mise en œuvre. Madeleine Biardeau, qui l'a développée, a raison de dire que j'ai laissé à d'autres la tâche de mettre à jour systématiquement l'impact du renoncement sur la société (12).

L'appendice suivant (C) présente une seconde incursion dans l'Inde ancienne, cette fois relative à la conception de la royauté. Elle porte un caractère différent de la première et, de plus, elle a été en somme fort mal reçue. Je voudrais m'en expliquer brièvement. Ce texte est en fait un fragment d'un travail sur la société dans l'Inde ancienne (13). Le but était de définir *comparativement* la royauté indienne, et ce dans un climat caractérisé par une forte tendance, chez les indologues comme chez les anthropologues, à faire bon marché des fonctions religieuses qu'il y a lieu, au contraire, d'attribuer généralement ou en principe au roi (cf. n. 32⁸). Pourtant la conclusion, selon laquelle la fonction royale a été sécularisée dans l'Inde à haute époque, a fait scandale. On discutera plus loin les objections des anthropologues, mais les indologues classiques ne semblent pas avoir été convaincus non plus. A tout le moins l'opposition de Madeleine Biardeau,

11. La fécondité du point de vue n'apparaîtra à plein qu'avec son application à l'évolution de l'idéologie chrétienne de Jésus-Christ à Calvin.

12. « L'idéal qu'il [le renonçant] propose a fécondé de part en part la société qu'il a quittée » (M. Biardeau, *Le Sacrifice* [ci-après, n. 14], p. 86, n. 1). Autre référence récente : Frits Staal, *Exploring Mysticism*. Penguin Books, 1975, p. 104-5.

13. Il s'agissait d'une étude assez étendue, entreprise à la demande des directeurs de *L'Inde classique* pour entrer dans un troisième volume, à paraître, de ce manuel. J'y vis une chance de montrer la contribution que l'anthropologie pouvait apporter à l'histoire. Dans la suite, on renonça à tout le projet, mais j'avais eu le temps de passer en revue la littérature (ce qui n'a pas été inutile et me permet d'avoir une opinion sur d'autres questions historiques) et de soumettre à Louis Renou ce texte qu'il accepta, ajoutant qu'il y trouvait un renouvellement de questions « bien rebattues » (V. sa lettre au dossier CEIAS).

pour succincte que soit son expression, doit être signalée, étant donné entre autres sa familiarité incomparable avec l'épopée. On ne peut ici la replacer dans son contexte, mais seulement se demander si la perspective comparative n'est pas ici remplacée par une perspective purement indienne qui dissocie, comme d'autres, les représentations des institutions (14).

L'étude précédente sous-tend l'étape suivante, où l'on a opposé à la notion reçue chez les sociologues de « stratification sociale » l'idée empruntée à l'Inde de la hiérarchie sociale (App. A; spécialement § E, p. 317). Cet essai a maintenant trouvé place dans plusieurs manuels. La discussion continue, comme il est normal et souhaitable, et il n'y a pas lieu d'y revenir. Observons seulement qu'en somme l'essentiel ici a consisté à donner la primauté au sens (la hiérarchie) sur la seule forme extérieure (stratification). En ce sens la dédicace de cet essai à Evans-Pritchard n'est pas déplacée.

Le dernier appendice, D, « Nationalisme et communalisme », centré sur un effort pour définir comparativement la « nation » comme conception moderne, porte sur l'histoire récente (et suppose celle du XIX^e siècle, cf. « Les Britanniques en Inde »).

Tous les travaux que je viens de retracer sont à la base de *H.H.* Si l'empiricisme n'y voit pas d'intérêt, lui qui pense pouvoir réduire à volonté le champ de chacune de ses entreprises, du moins il me semble que l'exigence empiriste de la plus large information possible et de la reconnaissance de la dimension historique y trouve son compte.

Fort bien, dira-t-on, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : il s'agit du livre lui-même, et pour commencer de la mise en œuvre défectueuse dans *H.H.* des données ethnographiques. Une critique extrême, celle de Gerald Berreman, déclare que

14. Madeleine Biardeau et Charles Malamoud, *Le sacrifice dans l'Inde ancienne*. Paris, c. 1976, p. 30-1, 84-6; cf. la thèse générale p. 153. En tout état de cause, il s'agit là d'un ouvrage important. — Voir aussi les réserves de J.D.M. Derrett, « Rajadharmā », *JAS* 1976, p. 597-609. Je crois que le regretté Robert Lingat avait les siennes. On souhaiterait voir publier les leçons qu'il a certainement laissées sur les royautés bouddhiques.

la hiérarchie est simplement un leurre : on a épousé l'idée qu'ont du système social les castes supérieures et elles seules, on a écouté les Brahmanes et non les Intouchables. Sans doute la plupart des observateurs ne partagent pas cette vue, mais elle a la vertu de montrer une foi naïve dans l'égalitarisme, soit à l'état pur un état d'esprit qui joue plus subtilement chez d'autres critiques. On peut observer sur ce cas le fonctionnement d'un sophisme fort répandu que j'appellerais le sophisme des traits égaux : il ne s'agit pas pour nous d'affirmer qu'il n'y a jamais eu en Inde le moindre soupçon d'égalité comme tendance ou même comme norme, de nier les différences entre régions grandes et petites (Berreman a enquêté dans l'Himalaya indien), ni de manquer à reconnaître des mouvements plus ou moins modernes (15). Il s'agit de dégager la note idéologique prédominante d'un système social en relation avec sa morphologie. Or, très fréquemment, on rencontre l'exigence de mettre tous les traits observés sur le même plan, de leur accorder le même poids, de négliger les proportions, c'est-à-dire au fond de projeter l'égalitarisme dans notre objet (16). Quiconque ne le fait pas se voit accuser de manquer à tenir compte de tout le donné, d'en fournir une image partielle, déformée.

Un autre malentendu encore me paraît imputable à la puissance d'action de nos idéaux, de nos valeurs, dans la formation de nos représentations. On a parfois cru que *H.H.* louait ou approuvait le système des castes, alors qu'il avait cherché seulement à le comprendre. On a pu écrire que j'avais présenté « la société védique idéale comme le meilleur des mondes possibles ». Sous la plume d'un anthropologue non moindre que Leach (1971, p. 236), et si fantaisiste qu'il soit à l'occasion, la chose a de quoi faire réfléchir. A ce point, on se souvient que Lévi-Strauss avait pu comparer subtilement « totem et caste » sans penser en rien à la hiérarchie (*La Pensée sauvage*, 1962, p. 144-177).

15. Cf. CIS 1971, p. 23. Pour les professions d'égalité chez les Intouchables et leurs limites, on peut se reporter à une enquête sérieuse comme celle de Moffatt, 1975 (*Contrib. to Indian Sociol.*, NS 9.1, p. 111-122).

16. Du fait que les barbiers se rasent entre eux, quelqu'un voudrait conclure que « l'égalité et la réciprocité » ont dans le système la même importance que la hiérarchie (CIS 1971, p. 39).

Revenons à la question du traitement des données ethnographiques. Divers auteurs, dont deux témoins bienveillants, voient dans *H.H.* une séparation tranchée entre texte et notes. Dans une généreuse préface à l'édition Paladin (Granada Books, 1972), Mary Douglas écrit que l'étiquette de l'érudition a été ici poussée à l'extrême, que le souci de documentation et la discussion des thèses en présence sont parfois lassants (p. 11, 14). Elle aurait visiblement préféré un exposé plus indépendant, plus librement personnel, et cela est en accord avec la tendance prédominante dans la littérature contemporaine. Or j'ai voulu reconnaître et intégrer tout ce que je prenais pour établi, marquer soigneusement la frontière entre cette zone de consensus et mes tentatives pour aller au-delà, et justifier divergences et rejets. Ici comme dans la *Sous-caste* et ailleurs, l'orientation du travail est essentiellement collective. Il se trouve qu'un non-spécialiste l'a reconnue sans difficulté apparente (17), jetant ainsi une lumière indirecte sur une aberration actuelle de la profession qui ressemble fort à un « culte de la personnalité ».

Mais voici que T.N. Madan distingue texte et notes dans un sens un peu différent : pour lui, les notes sont « un ouvrage supplémentaire » (CIS 1971, p. 4), l'orientation du travail est essentiellement théorique, déductive, et la « préoccupation de reconnaître la convenance du modèle à la réalité sociale contemporaine est seulement secondaire », d'où la « dévaluation du donné ethnographique » (*ibid.*) dont certains se plaignent. La bonne foi du commentateur est ici hors de question, et pourtant je dois protester énergiquement : le « modèle » est là pour rendre compte de la « réalité sociale contemporaine » tout entière dans la perspective que commande l'anthropologie sociale. Si un autre modèle le fait plus économiquement, celui-ci doit être rejeté. Aussi bien, je crois que Madan confond ici l'ordre de l'exposition (ici même p. 9) et la marche de la recherche. J'affirme que j'ai toujours donné le dernier mot à la réalité observée, comme

17. Paul Thibaud à propos de « La conception moderne de l'Individu », dans *Esprit*, février 1978, p. 4 : « une façon de dire sur quels matériaux on travaille pour s'exposer mieux au complément et à la critique ».

du reste Madan le reconnaît sur plusieurs points (p. 6). J'en vois une confirmation dans le fait que j'ai souligné quand besoin était les difficultés de la thèse et les apories qu'elle côtoyait, de sorte que les contradicteurs n'ont souvent qu'à me citer pour les évoquer, comme le fait par exemple fort habilement Tambiah (1972, col. 833 a). Il s'agit là de la distinction statut/pouvoir et c'est en fait sur ce point crucial que se centre la prétendue « dévaluation » du donné empirique. Si l'on veut, il y a bien « dévaluation » en ce sens que tout le donné empirique n'est pas situé au même niveau de l'idéologie. L'objection porte en réalité sur la hiérarchisation des traits. Il faudra y revenir.

D'un point de vue empiriciste, on ne pouvait manquer de protester, à propos de *H.H.* comme auparavant à propos du programme des *Contributions* de 1957, contre le primat accordé aux idées et valeurs, contre le recours excessif à des abstractions, en bref et selon la formule savoureuse d'un critique, contre « une intempérance intellectualiste bien française » (*Gallic intemperant intellectualism*) comme aussi contre l'introduction de textes anciens dans l'étude de la société contemporaine. Ces reproches ont un peu vieilli en ce sens que les deux aspects critiqués ont trouvé entre-temps droit de cité chez certains, quelquefois chez les critiques eux-mêmes. On évitera donc ici de se justifier à nouveau quant au fond pour seulement préciser quelques points. Débarrassons-nous de la référence nationale. *H.H.* y prêtait le flanc sur deux points. D'abord par l'allégeance déclarée (p. 8) vis-à-vis de la tradition sociologique française. Il s'agissait là comme ailleurs de marquer le trait prédominant, de caractériser sommairement la perspective d'ensemble. Plus important est le fait que l'introduction du livre, ayant à acheminer le lecteur du point de vue du sens commun à celui de l'ouvrage lui-même, part spontanément du sens commun français. Comme l'idéologie moderne diffère, par des nuances si l'on veut, d'un pays à l'autre, un lecteur étranger peut avoir ici l'impression qu'on ne s'adresse pas à lui. Se trouver ainsi confronté, dès que l'on sort du cadre raréfié de la discipline scientifique pour aller à la rencontre d'un lecteur tant soit peu concret, à l'existence de *variantes nationales* de

l'idéologie moderne n'a en soi rien de troublant, bien au contraire (18). Il reste qu'il faudrait à H.H. une introduction quelque peu différente en anglais et en allemand par exemple.

Ce qui était évident pour l'auteur en 1955 ou 57 et s'est dans une certaine mesure imposé depuis, c'est qu'un nominalisme intransigeant, pour qui il n'y a que des individus, un matérialisme sommaire, un fonctionnalisme ébranlé sans doute, mais qui persistait à fermer la dimension historique, ne pouvaient trouver grâce devant quelqu'un qui se proposait d'appliquer l'anthropologie sociale à l'étude d'une vaste société historiquement porteuse d'une grande civilisation. Je voudrais revenir, une fois de plus, sur un point. Lorsque par hasard la discussion sur ces questions avec des empiricistes ne s'enlise pas mais s'approfondit, on aperçoit où réside la différence essentielle entre étudier des hommes pensant et agissant et étudier des comportements, comme on ferait d'insectes, quitte à les saupoudrer de représentations indigènes plus ou moins épiphénoménales. La différence tient à la profondeur de la « motivation » du chercheur : ou bien il est prêt à se mettre en cause lui-même dans ses propres représentations pour mieux comprendre l'autre, ou bien il n'est pas disposé à le faire et rapporte par conséquent ce qu'il observe et ce qu'il vit à un système de coordonnées immuable dans l'essentiel. C'est dans la considération des idées et valeurs que la relation à l'autre s'approfondit. Le refus de centrer l'attention sur les idéologies équivaut à un refus du chercheur de se mettre en cause lui-même dans sa recherche. Il est vrai que cette mise en cause ne peut être que fragmentaire, empirique, *piecemeal* comme on dit en anglais : on met en question telle représentation qui fait obstacle, qu'elle soit familière ou scientifique, puis peut-être telle autre. On ne peut faire table rase de sa propre conscience, ni non plus de tout l'appareil conceptuel de la discipline, grâce auquel ses membres communiquent entre eux. C'est ce dernier point qui apparaît mieux aujourd'hui, comme on verra.

18. Pour un exemple de continuité entre l'idéologie commune et la théorie anthropologique, voir mon *Introduction à deux théories*, 1971, et le c.r. de Maurice Freedman dans *Man*, 1972, p. 654.

LOUIS DUMONT

Homo hierarchicus

Le système des castes et ses implications

Publié en 1967, passionnément discuté parmi les spécialistes de langue anglaise, ce livre a pris rang de classique. Pour cette édition, l'auteur a écrit une préface où il rend compte de l'accueil fait à l'ouvrage, et une brève postface où il précise l'idée de hiérarchie.

« A ce jour une des contributions les plus importantes et profondes à l'étude de la société de l'Inde... *Homo hierarchicus* supplante tous les travaux généraux et théoriques antérieurs... et établit son auteur non seulement comme l'un des chercheurs les plus originaux dans le domaine indien, mais comme une figure majeure en anthropologie. »

Nur Yalman, « Tocqueville dans l'Inde », *Man*.

Après la dernière guerre, l'anthropologie sociale, caractérisée par « l'observation participante » du chercheur « sur le terrain », a commencé à s'appliquer, au-delà des petites sociétés de face-à-face, à de grands ensembles sociaux. Ainsi Louis Dumont s'est consacré pendant une vingtaine d'années à une découverte sociologique de l'Inde, qui aboutit au présent livre. Depuis lors, il met en œuvre le contraste entre la société des castes et la nôtre pour obtenir une vue comparative des idées et valeurs modernes (notamment dans ses *Essais sur l'individualisme*, 1983).

Louis Dumont a enseigné entre 1955 et 1979 à l'École des hautes études en sciences sociales.

Prince venu consulter un ermite. Miniature du Rajasthan.
Coll. particulière. Photo © Lasserre Brunel.



9 782070 286492

Extrait de la publication  79-IV A 28649 ISBN 2-07-028649-5